

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 45

Artikel: Lausanne, 6 novembre 1869
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 6 novembre 1869

Chacun se souvient de la polémique assez vive qui alimenta pendant plusieurs semaines les colonnes de l'*Estafette*, à l'occasion des séances du magnétiseur Lafontaine. Nous pensions que les éclaircissements auxquels elle donna lieu avaient suffisamment édifié les Lausannois. Ce fut le cas du grand nombre, il est vrai, mais un petit noyau composé de fidèles plus ardents et prêts à tout sacrifier pour le triomphe de l'œuvre, persista et se maintint par des réunions intimes, qui ranimèrent le zèle de ses membres.

Véritables champions de leur cause, inébranlables dans leurs convictions, tout imprégnés de fluide, dédaignant les railleries du vulgaire et des esprits forts, ils firent comme Jean-Jaques Rousseau, ils se retirèrent silencieusement dans leurs Charmettes.

Et le magnétisme traita les maladies ; il eut sa clinique et ses heures de consultations.

Le fluide de Mesmer se fit donc ermite pendant plusieurs mois ; mais lassé de vivre dans un cercle étroit et ignoré, il tenta de nouveau la popularité.

Samedi dernier, des programmes furent distribués en ville pour une séance fixée au lendemain dimanche, dans le local du Musée industriel.

Ensuite d'une aimable et pressante invitation, et pour acquit de conscience, nous nous décidâmes à aller entendre les frères Ragazzi.

Venez, nous disait-on depuis longtemps, venez au moins une fois à ces intéressantes séances. Ici, plus de charlatanisme, plus de mise en scène, plus de ces farces qui n'ont fait que nuire à notre belle cause. L'amour de l'humanité, le désintéressement, un sincère désir de soulager les souffrants d'autrui, voilà le but. Venez et voyez.

Nous sommes venus et nous avons vu.

Il y avait au Musée industriel une trentaine de personnes, y compris le concierge. Les femmes étaient en majorité.

La femme, dont le système nerveux est généralement très irritable, le tempérament faible, l'imagination vive, impressionnable, recherche avec une complaisance particulière tout ce qui a quelque teinte mystérieuse ; elle est, paraît-il, beaucoup plus sensible aux passes magnétiques que l'homme ; sa foi naïve va tout naturellement au fluide, tandis que l'homme, qui fait l'esprit fort, s'en éloigne souvent et le méconnaît.

M. Ragazzi ouvre la séance par un discours plein d'onction, dans lequel un agréable accent italien

donne aux paroles de l'orateur un caractère touchant de sincérité et d'amour pour son art.

Autorisé par 25 ans de pratique, il s'attache à démontrer les bienfaits d'une science à laquelle il a voué sa vie ; il fait l'historique de son développement lent et laborieux en rappelant les obstacles que durent surmonter ses devanciers. Le magnétisme a eu ses martyrs et ses souffrances. Il ne s'adresse point aux incrédules, mais aux esprits bien disposés. Et cependant, par lui, on peut, du doute, arriver aux convictions chrétiennes. Le magnétisme est une grande vérité qui triomphera, Dieu le veut ! Aucune force de la nature ne présente de telles dimensions ; il recèle des sources de bien-être inconnues jusqu'ici et guérit les maladies les plus rebelles...

L'orateur s'écrie en terminant : Dieu bénisse notre œuvre !

Voilà qui est beau, grand, religieux et de bon ton. Qui pourrait encore, à l'ouïe de telles paroles, dont nous ne donnons ici que la substance, résister à ce fluide généreux et vivifiant qui nous tend les bras ?

Passons maintenant au second objet du programme, aux expériences physiologiques sur des assistants bien portants :

Six personnes, prises au hasard dans la salle, sont placées en ligne droite et se tournent le dos. — Cette position est permise en magnétisme, où la plus entière sympathie doit réunir les adeptes.

Le maître prend place à l'extrémité de la ligne, incline légèrement sa personne, étend les bras et lance énergiquement son influence.

On dirait le prêtre baptisant le petit Mortara, avec toute l'ardeur du prosélytisme et de la foi catholiques.

Le maître et les patients tiennent bon, sur toute la ligne, pendant 25 minutes, au moins. — Il n'y a que les convictions profondes capables d'un tel dévouement.

Il est vrai que durant l'opération le piano faisait entendre une douce mélodie.

Enfin le fluide s'ébranle, se dégage, circule, coule... il est coulé.

On passe ensuite à l'interrogatoire des divers sujets, afin de constater les effets de l'influence.

Le premier semble avoir éprouvé un peu de gêne ; ses mouvements font supposer des habits trop étroits.

Le second a ressenti quelque tremblement dans les jambes, comme quelqu'un qui est resté longtemps immobile sur sa chaise.

Le troisième, qui a souri pendant presque toute l'opération, se frotte les paupières des deux mains, comme quelqu'un à qui on a voulu jeter de la poudre aux yeux.

Le quatrième « a eu la tête serrée. »

Le cinquième qui, dans sa grande docilité, a probablement retenu sa respiration, tout absorbé dans la contemplation du maître, dit avoir ressenti des palpitations.

Le sixième, d'un caractère joyeux et décidé, est resté intact.

M. Ragazzi déclare n'être pas satisfait de l'expérience. La température assez froide de la salle a probablement entravé l'émission du fluide. Il suspend un instant la représentation et s'approche d'une bouche de chaleur « pour ranimer ses esprits abattus, » comme disait Athalie.

Les sujets pris au hasard se montrant rebelles aux sollicitations magnétiques, on choisit, pour continuer les expériences, ceux qui sont plus sensibles et que de fréquentes passes ont acquis à la cause.

Une dame entre en scène et, soumise à l'épreuve de l'attraction, elle se sent portée, par une force invincible, vers le maître placé à une distance de 8 ou 10 pieds.

Le concierge du musée, ému devant cette volonté de fer qui attire tout et à laquelle rien ne résiste, jette un regard inquiet vers les galeries, craignant pour les collections scientifiques qui pourraient crouler sous l'effort.

Puis, comme variante, le magnétiseur met un genou en terre dans le but d'attirer son sujet vers le sol. La dame grimace, se tord et plie enfin sous les étreintes du fluide.

Le tableau était saisissant : on eût dit le groupe de Laocoon.

Profondément affecté devant des preuves aussi saisissantes, plein d'enthousiasme pour l'étude des fluides, nous quittâmes la salle, impatient d'aller raconter à nos amis tant de merveilles et bien résolu à magnétiser tout ce qui nous tomberait sous la main.

Mais notre impatience nous coûta cher; elle nous priva de la plus belle des expériences de la soirée, celle des « effets de la musique magnétisée parmi les assistants. » Cependant, un ami nous l'ayant fidèlement racontée, nous nous empressons de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Un jeune homme est au piano, berçant les auditeurs par un air d'une douce mélancolie.

Le maître s'approche et lance son influence sur les touches. (Et que n'aurait-il pas obtenu s'il avait pensé de magnétiser les cordes?)

Chacun garde le silence et attend les effets de la cause..... Rien, d'abord. Le doute s'empare des esprits. « Attendez, attendez, » s'écrient les fidèles, semblables à Colomb ranimant le zèle de ses matelots.

Tout à coup des paupières s'abaissent, des jam-

bes et des bras s'engourdissent sous l'influence des sons magnétisés. Et les effets deviennent tels que des contre-passes énergiques sont nécessaires pour dégager les victimes.

Mais, ô légèreté, ô impardonnable oubli! Nul ne s'aperçoit qu'une dame âgée est prise des pieds à la tête. Muette, immobile, les jambes roides, elle attire enfin l'attention; et des contre-passes bien exécutées ne tardent pas à lui rendre son libre arbitre. Vous représentez-vous, chers lecteurs, cette musique enchantée, envoyant ses notes magnétisées, ses bé-mols et ses bécarres dans les jambes d'une pauvre femme! Quel résultat et quelle leçon pour les incrédules!

Et dire qu'à cette heure-là, la population de Lausanne n'avait point ses regards tournés vers le musée industriel, qu'elle s'occupait futillement des élections et s'amusait à discuter la question de savoir si M. Cérésole passerait ou ne passerait pas!

C'est vraiment impardonnable!

L. M.



Le *Chrétien évangélique* vient de publier une notice biographique très intéressante sur M. le pasteur Scholl, décédé dernièrement à Lausanne. Nous y trouvons entre autres détails celui de ses entrevues avec M^{me} la baronne de Staël, dont il fit la connaissance à Lausanne.

« Charles Scholl, dit le journal que nous citons, fit, sans quitter la maison paternelle, ses études générales, puis théologiques, avec un succès que devait lui assurer la facilité de son esprit. Ce succès toutefois eût été plus grand encore s'il n'avait pas eu un goût prononcé pour les sociétés et les dissipations mondaines. Il avait tout pour réussir dans ce milieu si peu favorable aux études; et l'on conçoit que l'esprit de l'époque et l'atmosphère dans laquelle il avait grandi ne lui fournissaient guère d'armes pour résister à cet attrait. C'était avant notre réveil religieux : des formes, une connaissance incomplète et sans vie des vérités du salut, faisaient assez généralement tout le fond religieux de nos églises; chacun trouvait le moyen d'accorder avec cette piété tout humaine le monde dans ce qui répondait le mieux à ses goûts. C'est ainsi que l'on voyait quelques jeunes théologiens, du reste très rangés dans leurs mœurs, prêcher le matin à la place de quelque pasteur empêché, et se hâter de revenir le soir pour jouer la comédie.

On ne s'imaginerait guère de qui Charles Scholl reçut le premier avertissement sur sa vie dissipée. M^{me} de Staël habitait souvent le château de Coppet, d'où elle venait faire d'assez fréquents séjours à Lausanne. L'élégant jeune homme lui fut présenté, et il eut même l'honneur de la conduire, sur sa demande, entendre une prédication de M. le doyen Curtat qui jouissait d'une juste réputation. Mais elle le rencontra surtout dans les petites fêtes qui se donnaient en l'honneur de l'illustre étrangère. Frappée de l'entrain avec lequel elle venait de le voir danser, elle lui dit un soir : « Vous avez tort de vous destiner au saint-ministère; vous vivez trop dans le temps. »